

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François DES MONTS

Le sourire

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 24-27

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Le Sourire

Vous connaissez ce charme suave et cet attrait irrésistible du sourire : chose réservée à l'homme seul pour essuyer les larmes de ses yeux, faire oublier au cœur sa douleur et déchirer le voile de découragement où il se débat si souvent. Il éclaire le visage de l'épouse fidèle, et c'est une consolation ; il erre sur les lèvres roses de l'enfant, et c'est une espérance, il luit toujours sur la face de l'homme vertueux, et c'est un témoignage de la tranquillité de sa conscience que rien ne trouble.

Il est un autre sourire, puissance trop réelle, mal-faisante, qui ne mérite pas un nom si charmant, qu'on qualifie souvent de mauvais ou de sarcastique. C'est l'acte de l'être haineux qui cherche vengeance et l'accomplit cruellement ; c'est l'arme de l'adversaire déloyal qui, sentant sa cause perdue, veut payer d'audace et, avec une indifférence simulée, écarte ses lèvres moqueuses dans un ris faux et mauvais. C'est le poignard traître, effilé, que manie la haine personnelle, la jalousie, l'envie. Cette arme est presque universelle, mais elle trouve, dans les attaques contre le bien et le vrai, contre l'Eglise et ses institutions, son emploi le plus fréquent.

Le vrai blesse l'oreille de l'homme qui cherche à s'étourdir dans l'erreur ; le bien offusque la conscience que poursuit le souvenir des dérèglements et des hontes passés ; le beau même a trouvé des ennemis qui ont poussé l'audace jusqu'à le rejeter au nom même de l'art. Comment se défendre et se justifier devant les accablants et inéluctables principes de vérité que proclame l'Eglise au nom de Dieu ?...

Impossible d'en saper les fondements, de démanteler une muraille toute d'une pièce. Comment contenter cette soif satanique d'arracher à ces remparts protecteurs leurs habitants et leurs défenseurs ?

On s'est mis à sourire avec une apparente tranquillité, avec un fier dédain et une audace inouïe. On rit de la piété, de la retenue d'une jeune fille : « tu es bien naïve ! » On se moque de la vertu d'un jeune homme : « tu es bien peureux et bien arriéré ! » On persifle la croyance religieuse de l'homme : « tu te laisses ainsi mener comme un mouton ! » On s'acharne surtout sur l'homme de dévouement qui se sacrifie à une cause. Oui, le dévouement trouve là des entraves redoutables et décourageantes. Ecoutez Costa de Beauregard :

« Le sourire est par excellence un agent de stérilisation : dans le cours des temps il a beaucoup empêché, beaucoup détruit, jamais rien créé. C'est une arme insaisissable que le sourire, et nous la voyons ramassée tout à la fois par le dilettantisme qui se veut donner à lui-même et veut donner aux autres l'illusion d'une dédaigneuse transcendance, par la paresse qui, lisant sa propre condamnation dans les exemples d'action chrétienne, éprouve un besoin de vengeance, et par un certain absolutisme enfin qui, condamnant volontiers à mort les initiatives dont il n'a pas la direction, promène les ravages du persiflage là où il désespère d'établir son règne. » <sup>(1)</sup>

Vous l'avez certainement rencontré, ce sourire, si court que soit encore derrière vous le chemin de votre vie. Rappelez vos souvenirs. C'était par un matin ensoleillé : tout chantait autour de vous, la nature et

(1) Costa de Beauregard « Prédestinée. »

ses fleurs. Tout chantait en vous aussi, la paix suave de l'Ame, la joie débordante du cœur ; vous alliez vous retremper aux eaux pures et abondantes de la grâce, dans l'Eucharistie. Et, sur votre route, en face de l'église, vous avez rencontré un camarade qui a planté sur vous son regard dédaigneux et s'est mis à sourire... Alors vous avez senti la brûlure d'une blessure étrange. Votre esprit vous a échappé et s'est mis à vagabonder je ne sais où ; vous vous êtes senti tout penaud, préoccupé de mille choses, presque honteux ; votre communion a été médiocre. En sortant de l'église, vous avez craint de rencontrer ce sourire encore... vous avez pressé le pas et tenu les yeux baissés !

O sourire, il faudrait pouvoir creuser dans ta chair écœurante des stigmates que rien ne puisse cicatriser !

Et il faut que l'homme, avec sa fierté naturelle, avec sa dignité, sa grandeur, son caractère noble, s'incline, s'abaisse, rampe devant toi !

Non, un chrétien noble et bon, fier de son titre, sûr de la vérité de ses croyances et de ses actes, ne pliera pas sous un misérable sourire. De tels sourires auront beau déployer leurs ailes noires de sarcasmes, ils n'arriveront pas à la hauteur où plane le chrétien, et jamais ils ne pourront troubler de leur haleine fétide la limpidité de sa foi et la suavité de sa piété. Il faut s'aguerrir contre de tels dards ; c'est dans une éducation, militaire, dirai-je, qu'il faut tremper notre nature qui, par sa susceptibilité mal comprise, offre dans sa faible cuirasse plus d'un endroit vulnérable.

On en a de bien tristes exemples. N'en citons qu'un.

Vous connaissez tous le grand rieur du XVIII<sup>me</sup> siècle, ce fou de la cour athée de Frédéric II, ce « singe de génie » Voltaire. Il a ri, il a ri avec un sans-gêne effrayant, une audace scandaleuse ; ses lèvres

s'écartaient avec volupté pour laisser tomber l'ironie et le sarcasme...

Le voyez-vous bien ce rire odieux qui portait dans son sein tous les drames de la Terreur, toutes les horreurs sanglantes de la Révolution ? C'est ce rire qui faisait monter sur l'échafaud la beauté, l'innocence, la vertu françaises ; c'est ce rire qui desséchait ces gorges avides de sang ; c'est ce rire qui allumait dans ces yeux d'acier ces éclairs de haine et de convoitise animale ; c'est bien ce rire qui organisait les funérailles odieuses de cet être qu'on flétrit sous le nom de Marat !...

Oh ! ce rire est trop odieux, trop inique et trop lâche pour qu'on faiblisse devant lui, pour qu'on passe à côté de lui sans indignation. Chrétiens, nous ne devons jamais trébucher sur de pareils obstacles. Nous devons être fiers d'une morale, d'une doctrine, d'une religion devant lesquelles nos ennemis, haineux et impuissants, ne savent qu'esquisser un pareil sourire en guise de toute attaque et de toute défense. Vraiment nous sommes forts, vraiment la tour de nos croyances est imposante en sa masse imprenable, puisque l'impuissance de nos adversaires éclate si manifestement.

Restons donc inébranlables sous les flots de fiel que suinte un journal ignoble, que déverse un parleur imbécile. Soyons plus sages et résistons à l'envie de rire du zèle impuissant de nos adversaires et de leurs absurdités. Nous avons des armes plus dignes de nous, plus charitables et plus puissantes aussi, car un glaive trempé aux eaux claires et fraîches de la foi ferme et de la tranquillité d'âme est supérieur à l'arme trempée dans les eaux bourbeuses et chaudes de l'erreur avec ses haines et ses fièvres brûlantes.

François des MONTS.